

Aux portes de la folie.

Une réflexion concrète sur le croisement entre psychiatrie et psychanalyse

Quelques nouvelles de l'ex-dame-aux-démons, dont je parle parfois.

Elle me raconte à nouveau son enfance, c'est-à-dire qu'elle m'en donne encore une nouvelle version. Cette fois elle a été opérée des yeux. Quand ? Vers 4, 5 ans. Avant, elle était aveugle. Elle m'explique qu'elle avait des fils sur les cicatrices, là (elle montre ses paupières). Elle précise que les cicatrices sont parties, c'est pour ça qu'on ne les voit pas. Elle m'explique que c'était son père qui l'avait rendue aveugle. J'ai en mémoire une version précédente dans laquelle son père l'avait au contraire amenée en Europe pour la faire opérer. Je lui dis. Elle corrige aussitôt : oui, pour les yeux, mais elle avait une maladie de cœur et son père, pour cela, ne voulait rien faire. Elle avait le cœur qui ne tenait plus qu'à un fil, ça aurait pu casser comme ça, clac !

D'ailleurs, elle a été tripotée là en bas (elle désigne son sexe). Elle ne sait pas ce qu'on lui a enlevé. On lui a peut-être enlevé un rein, ou l'utérus. Je me souviens d'une version particulièrement radicale où on lui avait tout enlevé, tous les organes qui étaient à l'intérieur. Une autre version, qui a duré très longtemps, c'est qu'elle a été excisée, sachant pourtant que dans son pays, on n'excise pas les femmes.

Elle me dit aussi qu'une personne de sa famille vient de lui dire qu'elle était née à la capitale de son pays. Mais elle sait bien, elle, qu'elle est née au village.

Bref, elle n'a aucun repère quant à son histoire, ni son corps, bien que ça aille mieux depuis un bon moment, depuis qu'elle pense que son corps de chinoise est venu. C'est une assertion que j'ai largement soutenue. C'est à partir de là, il y a bien deux ans maintenant, que ses règles sont revenues, qu'elle a découvert la présence de ses enfants, et qu'il n'est plus question des démons qui vivaient en elle.

Par contre lorsque, à la messe, elle fixe la vierge Marie, alors celle-ci vient en elle. Elle me donne d'autres exemples de perceptions qui ne restent pas dans la réalité extérieure et qui la pénètrent. À l'inverse, elle voit aussi des choses dans l'extérieur qui sont visiblement des projections de ce qu'elle ressent à l'intérieur : le christ, chez elle, lui sourit souvent et lui parle. En séance, il lui parle aussi, à moins que ce ne soit Jéhovah. C'est souvent pour lui raconter des épisodes de son enfance, qui ne sont jamais les mêmes mais se présentent, à chaque fois, comme des « révélations de la vérité » ; sauf que ce n'est jamais la même version. Tout se passe comme lorsqu'elle me raconte ses épisodes « d'opérations » diverses. J'en conclus que sa mémoire consiste en souvenirs reconstruits, dont elle peut faire le récit soit en son nom propre, soit en attribuant la parole à un interlocuteur interne qu'elle pense externe.

En d'autres termes, je constate qu'elle ne fait pas bien la différence entre intérieur et extérieur. Je me demande si les viols répétés qui font le fond de sa plainte ne sont pas une tentative de symboliser cette pénétration à l'intérieur par les perceptions de la réalité externe. J'avais fait cette hypothèse à propos de moi-même, en décryptant le message de mes rêves. Je constate ici qu'il pourrait y avoir corrélation. Je dois donc me méfier de la projection. D'un

autre côté, c'est peut-être de l'avoir compris pour moi-même qui me permet de le comprendre ainsi chez elle. Qui sait ?

Je ne fais pas l'impasse sur le fait qu'elle aurait fort bien pu être violée aussi à l'âge de 4 ans et à répétition par son père, ses frères, le chef des kimbanguistes, etc. L'un n'empêche pas l'autre. J'ai eu aussi cette hypothèse d'un viol par mes frères, dans la réalité historique. Je n'ai jamais pu établir si c'était aussi une façon de symboliser la pénétration par les perceptions ou un acte historique.

Je me demande aussi si sa plainte récurrente contre des enlèvements d'organes n'est pas une façon de symboliser son état de femme comme résultat d'une castration. Il y a très longtemps, une version de son histoire disait qu'elle était née garçon et qu'on lui avait coupé le zizi à l'âge de 4 ans. Elle n'en parle plus depuis très longtemps. Ça a été remplacé par ses histoires d'excision et d'enlèvements d'organes. Je sais bien, pour l'avoir expérimenté sur moi-même, à quel point l'inconscient est plastique dans les métaphores que le refoulement construit pour éviter de parler de sexe. En fait, c'est pour éviter de parler de castration car, c'est cela qui est douloureux.

4 ans, cet âge a toujours fait frontière. Avant, elle était aveugle. Dans les récits précédents : avant, elle était morte. Or, c'est avec les yeux qu'on repère la différence des sexes et que le fait d'avoir vu a entraîné une multitude d'explications diverses faisant toujours intervenir des coupures, du sang, des enlèvements d'organe (opérations) ou des pénétrations d'organes externes dans son intérieur (viols). Il y a une logique : si c'est d'avoir subi l'enlèvement d'un organe que l'on devient femme, alors c'est d'un même mouvement qu'un autre organe peut pénétrer le corps.

Il est donc question d'une coupure qui ne se fait pas : entre intérieur et extérieur. Or, le lieu de cette coupure semble bien tourner autour du sexe.

Si j'ai rédigé cette rapide synthèse sur l'ex dame-aux-démons, c'est en fonction d'une question que l'on m'a posée sur les médicaments. Je me suis demandé : les troubles de cette dame sont-ils dus à un désordre physiologique qu'une molécule pourrait réparer ? Un psychiatre répondrait : « bien évidemment ». Alors je questionnerais :

« Fort bien, mais cette dame et sous neuroleptiques à forte dose depuis 30 ans. Comment se fait-il que rien n'ait jamais changé ?

– Certainement que cette dame est moins angoissée, elle supporte mieux son état grâce aux médicaments.

– Bah, elle commence chaque séance par se plaindre de ce que ça ne va pas du tout. Sa désorientation totale, je la sens lorsqu'elle me supplie de lui dire la vérité sur elle-même, car elle n'a aucun repère issu de son histoire, qu'elle vit comme un cataclysme. Chacune de ses tentatives pour se bâtir une nouvelle histoire s'effondre et la voilà contrainte d'en inventer une autre. Voilà ce qui produit l'angoisse et ça ne me semble pas une question organique, mais historique. Rien n'a été retenu qui lui permette de dire : voilà qui je suis. En conséquence elle n'avait pas de corps, ni de nom, jusqu'à ce qu'elle entende que j'acceptais l'image du corps qu'elle venait de s'inventer : chinoise. En outre, je l'ai entendue lorsqu'on avait arrêté tout traitement, parce qu'elle était enceinte : les mêmes histoires, les mêmes angoisses, la même confusion entre intérieur et extérieur. Lorsqu'après la naissance, on a remis les neuroleptiques, j'ai encore entendu les mêmes choses. Ni plus, ni moins.

« Je pense à d'autres cas encore.

« Une dame totalement désespérée, se pensant nulle, finie, pétrie d'angoisses violentes et ne souhaitant qu'une chose, s'effacer (selon son mot). Elle était tellement mal qu'un jour, je lui ai demandé si elle avait essayé quelque médicament. Il s'en est suivi une longue discussion à l'issue de laquelle elle a choisi d'essayer. Après une semaine de prise de médocs, elle me

disait : « je suis toujours aussi angoissée et, en plus, je me sens comme un zombie ». Elle a donc arrêté toute chimiothérapie. Elle me remercie régulièrement de lui avoir permis de gagner six ans de vie supplémentaire (je le reçois depuis six ans).

J'ai reçu pendant onze ans une dame étiquetée bipolaire. Après une hospitalisation et un long traitement qui la rendait complètement apathique, elle a choisi de tout arrêter pour venir me voir. Elle a donc tenu 11 ans sans rechute aucune. Puis elle a rechuté, une crise dite « maniaque » qui l'a fatalement ramenée à l'hôpital. Elle m'a récemment donné de ses nouvelles par mail : elle a donc repris du lithium et à présent, 4 ans après, elle dit qu'elle n'a pas rechuté. Mais elle ne vient plus me voir.

– Vous voyez bien ! Dans son cas les médicaments sont indispensables !

– C'est possible. Je me suis longuement interrogé. Mais alors, pourquoi cette autre dame que je recevais dans le même temps, également étiquetée bipolaire, qui prenait régulièrement son traitement, a-t-elle rechuté régulièrement une à deux fois par an ? Il est vrai que, si elle venait me voir, elle ne prenait cependant pas sa psychanalyse au sérieux. Elle loupait régulièrement ses séances et à chaque rechute, je ne la voyais plus pendant son hospitalisation et souvent encore pendant des mois après sa sortie. Elle croyait à ce que lui disaient les médecins : « votre maladie est organique, c'est comme un diabète vous devrez prendre des médicaments toute votre vie ». L'autre dame ne croyait pas à cela, elle croyait en la psychanalyse... jusqu'à la rechute. Quel que soit le fond de l'affaire, je crois que la croyance opère pour une part très importante. Cela n'a pas suffi, je suis bien obligé de le reconnaître. Pourtant, onze ans de vie sans rechute et sans médocs ! Moi je ne m'oppose pas à ce qu'elle prenne son lithium. Si je pouvais être sûr qu'il s'agisse vraiment de son choix et non le résultat d'un chantage des médecins et de l'entourage, je me sentirais plus à l'aise.

– Parfois on est obligé de procéder ainsi, vous le savez. Si les gens ne se possèdent plus eux-mêmes, s'ils sont en crise, une crise grave dans laquelle ils peuvent dilapider tout leur patrimoine (c'est fréquent dans le pôle maniaque de la bipolaire) et faire du mal à leur entourage, comment voulez-vous qu'ils fassent un choix ? N'est-il pas de notre devoir de les protéger ?

– Heureusement que nos professions sont différentes. Chacun son rôle, chacun son éthique. Je me prends à imaginer mon analysante assumant son risque de rechute et se refaire dix ans d'analyse tranquille. D'un côté, une crise tous les dix ans sans médocs, de l'autre, la dame avec une ou deux crises par an, malgré ses médocs.

– Vous ne pouvez pas comparer comme ça. Ces deux dames sont certainement très différentes, avec chacune leur physiologie.

– Chacune leur histoire. Je repense à une autre dame encore, qui pense sans cesse qu'on parle sur elle, qu'on l'accuse d'être une voleuse. Même chose : cela fait 15 ans qu'elle est sous médicaments à très haute dose. Ça ne l'empêche d'être très angoissée par toutes ces pensées que les autres pensent. Parfois elle m'appelle chez moi, parfois en pleine nuit : « monsieur Abibon, l'infirmière m'en veut, je n'ose plus retourner à l'atelier – allons, allons qu'est-ce qui vous fait dire qu'elle vous en veut ? Elle vous l'a dit ? – non – alors comment le savez vous ? Je l'ai vu dans son regard – vous l'avez vraiment vu ou vous avez eu l'impression de l'avoir vu ? – euh... c'est une impression – eh bien vous voyez, c'est vous qui pensez qu'elle pense – je me suis fait des idées ? – Mais oui – Ah vous me rassurez ! Bonne nuit ».

« Voilà, je l'ai tenue 15 ans ainsi. Un jour, il m'est venu de lui dire :

« Encore cette histoire ! Vous vous en faites beaucoup pour pas grand-chose (une affaire de supposé-vol de sucrées à son travail il y a vingt ans !) ! Vous ne croyez pas que ça cache quelque chose d'autre ? Il y a une angoisse énorme associée à un incident minuscule. Vous ne croyez pas que l'incident cache un autre événement plus en rapport avec la dimension de cette angoisse ?

- Je ne vois pas...
- Dites spontanément ce qui vous vient
- Eh ben... quand j'avais 4 ou 5 ans un grand ado est venu me proposer de me lécher le sexe, contre un petit canif. J'ai dit oui. J'étais contente d'avoir un canif. Il m'a entraîné dans une cave et là je jouais avec le canif pendant qu'il faisait sa petite affaire entre mes cuisses. Ça ne me faisait pas plus que ça.
- Essayez de vraiment me dire votre sentiment à ce moment-là
- Je crois que je me sentais coupable de laisser faire.
- Eh bien, vous ne pensez pas que c'est ce sentiment de culpabilité qui ressort à présent à tout propos, même la cause la plus minime ?
- Ah oui ! Vous avez raison ! Oh là là qu'est-ce que ça me soulage !
- Et ça ne vous rappelle pas un rêve que vous m'avez raconté il y a longtemps ?
- Non, je ne vois pas. Dites-moi...
- Le rêve où vous coupiez le zizi de votre mari avec un couteau.
- Aaaaaah oui ! en effet...

« Lors de la séance suivante elle me racontait qu'elle avait enfin eu une semaine sans angoisse. C'était il y a plus d'un mois. Les angoisses ne sont pas revenues.

- Eh bien, reprendrait le psychiatre, ce sont sans doute ses médicaments qui font effet.
- 15 ans sans faire d'effet et tout d'un coup ils font effet le jour où elle retrouve un souvenir d'enfance particulièrement traumatisant ??? Vous ne trouvez pas la coïncidence troublante ?
- Peut-être, mais ce sont sans doute ses médicaments qui lui ont permis de tenir le coup pendant si longtemps. Sans eux, elle aurait sûrement eu de angoisses encore plus fortes, qui l'auraient peut-être conduite au suicide.
- Oui, enfin, remarquez, avant de me rencontrer elle avait été hospitalisée plusieurs fois, parfois pendant une année entière. Depuis 15 ans qu'elle vient me voir elle n'a pas été ré-hospitalisée.
- Le traitement a sûrement été mieux adapté.
- Bon... que puis-je dire ? Si ce n'est, juste à titre de précision, que ce cette dame ne remet en aucun cas en cause son traitement. Elle suit aveuglément les ordonnances des médecins en qui elle croit. Mais elle croit aussi en son analyse. Elle ne rate aucune séance depuis 15 ans. Elle me dit à quel point elle se sent mieux depuis qu'elle a retrouvé ce fameux souvenir.

« Mais je veux bien en convenir : il y aussi des gens qui me parlent de l'horreur qu'ils éprouvent au moment de leurs hallucinations et qui ressentent le besoin de leur traitement chimique, même lorsqu'ils investissent leur psychanalyse. Ceux-là me disent aussi parfois qu'ils bricolent leur traitement, ils l'adaptent eux-mêmes en fonction de leurs besoins et s'en tirent ainsi bien mieux qu'en suivant aveuglément la prescription. Il y a les dit-bipolaires qu'on a tellement effrayés sur les conséquences de leurs crises qu'ils s'accrochent à leur traitement médicamenteux comme à une planche de salut.

« Je ne peux pas juger à leur place, ni à la place de personne : chacun s'arrange comme il peut avec ce qu'il trouve sur son chemin. En conclusion, je ne sais pas.

« Il me semble que ces histoires de souvenir qui ne se sont pas enregistrés ou qui ont été profondément refoulés à cause de leur rapport traumatisant à la castration, il me semble que tout ça n'est pas physiologique, mais symbolique. Toutefois, si l'angoisse devient terrible au point d'affecter le corps et de causer des douleurs corporelles intenses, s'il existe des substances permettant de calmer la douleur à ces moments-là, pourquoi pas ? Surtout si l'on reste respectueux des volontés de la personne, si on fait appel à sa collaboration pour mettre

en place un traitement ou pas, pour le doser et l'adapter. Surtout si on ne présente pas le médicament comme la seule et unique source de salut, à prendre toute la vie. Bref, si l'abus de pouvoir sur la vie de quelqu'un ne vient pas rejoindre l'abus sexuel dont ces personnes ont été victimes, que cet acte soit de l'ordre de la réalité ou du registre du fantasme.

« J'en dirais autant de la psychanalyse, qui n'a pas non plus à être présentée comme le dernier recours et le saint sacrement, surtout dans la façon religieuse dont sont célébrés les textes fondateurs dans les différentes écoles ».

22-août-2015

PS : Tiens au fait, j'ai entendu Henri Comte-Sponville dire qu'il avait posé la question suivante à de grands neurologues : "grâce à vos machines qui "voient" ce qui se passe dans le cerveau, voyez vous une différence entre une idée juste et une idée fausse?". La réponse est claire : non. Donc, le vrai et le faux, c'est ailleurs que ça se passe. Qu'on rapproche ça de l'insistance de l'ex dame-aux-démons à ce que je lui dise la vérité... c'est un des éléments à verser au compte de la non-organicité du trouble.

23-août-2015